Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 2 (1945)

Heft: 4

Artikel: Remarques sur la vie politique d'Athènes au Ve siècle

Autor: Reverdin, Olivier

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-4324

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MUSEUM HELVETICUM
Vol. 2 1945 Fasc. 4

Remarques sur la vie politique d'Athènes au Ve siècle

Par *Olivier Reverdin*

I

Pour décrire la vie politique des démocraties antiques, on est amené par la force des choses à se servir de termes en usage dans les démocraties modernes. Mais il faut se garder d'en être dupe. Car les mêmes mots recouvrent le plus souvent des réalités fort différentes.

Les historiens n'observent pas toujours à cet égard la prudence requise. C'est ainsi qu'ils parlent constamment, à propos des luttes politiques qui se déroulèrent à Athènes au Ve siècle, du parti démocratique ou radical, du parti oligarchique ou conservateur et du parti modéré, sans toujours se demander si ces partis eurent une réalité historique ou s'ils n'existent que dans leur propre imagination.

Qu'est-ce pour nous qu'un parti politique? Quelque chose à la fois de concret et d'abstrait. De concret, car le parti est formé d'êtres humains qu'associe une communauté d'intérêts et d'opinion. D'abstrait parce qu'il représente un ensemble d'aspirations, d'idées, de convictions, et, souvent même, une foi et une mystique. Son existence transcende celle de ses membres: ceux-ci, avec la relève des générations, passent; le parti demeure.

Dans nos démocraties parlementaires, les partis, auxquels bon gré mal gré le peuple souverain délègue ses pouvoirs, jouissent du privilège d'être officiellement reconnus. Entre les citoyens et l'Etat, ils constituent des intermédiaires indispensables. Représentés dans les conseils de la nation, ils y exercent en principe une influence proportionnelle à leur importance numérique. Tour à tour, seuls ou en formant des coalitions, ils accèdent au pouvoir, ce qui leur permet de gouverner l'Etat selon leurs idées et de tenter la réalisation de leur programme.

Athènes, quoi qu'on en ait dit[1]), ne connut rien de semblable. Elle vivait en effet sous le régime de la démocratie directe et ne possédait pas, à proprement parler, de gouvernement.

Il peut paraître superflu de rappeler une vérité à ce point élémentaire. Pourtant bien des historiens, qui ne l'ignoraient certes pas, ont été victimes de l'emploi

[1]) L'auteur qui, à notre connaissance, s'est aventuré le plus loin dans cette direction est L. Whibley, dans son livre intitulé *Politicals parties in Athen during the peloponesian war* (2e édition, Cambridge 1889). Il admet que trois partis (démocratique, modéré et oligarchique), correspondant à la gauche, au centre et à la droite dans les démocraties modernes, se sont succédé au pouvoir pendant la guerre du Péloponèse.

Parmi les historiens d'Athènes qui ont le moins abusé de la notion de parti politique, il convient de citer Glotz et Cohen.

Klassisch-philologisches
Seminar der Universität

abusif qu'ils ont fait des termes *parti* et *parti politique* pour distinguer les grandes tendances de l'opinion publique athénienne. Ces mots, en effet, qui sont impropres, finissent par engendrer la chose dans l'esprit de ceux qui s'en servent, et faussent ainsi leur vision de la réalité historique.

De la confusion d'idées qui en résulte, l'exemple d'Aristide donne une preuve suffisante: un des chefs du *parti* des Alcméonides pour Cloché[2]) et Munro[3]), il n'a «en tout cas par appartenu à ce *parti*» pour Beloch[4]). Glotz[5]), qui le dit «soutenu par les modérés et par certains aristocrates», l'oppose à Xanthippe, «dévoué aux intérêts des démocrates avancés», tandis qu'au contraire, selon Busolt[6]), il aurait représenté une «tendance plus démocratique» que le *parti constitutionnel* de Xanthippe.

On pourrait allonger cette liste d'opinions divergentes ou contradictoires; on en pourrait dresser d'analogues à propos d'un Thémistocle, d'un Nicias, d'un Alcibiade. Pourquoi ? Parce qu'aucun de ces hommes n'appartint jamais à un *parti politique* constitué, ni ne fut mandaté par un comité ou une assemblée quelconque pour défendre telle ou telle opinion. Prétendre en faire des hommes de parti, c'est prouver que l'on n'a pas de la vie politique athénienne une vision claire et juste; c'est dénaturer le caractère de leur intervention dans les affaires de la cité; c'est les priver par la pensée d'une liberté de jugement et d'action qu'ils considéraient probablement comme leur bien spirituel le plus précieux.

Dans une étude publiée en 1933 par le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*[7]) sous le titre *Aspects de la société athénienne*, Victor Martin a fait ressortir avec une pénétrante sagacité les avantages de souplesse et d'humanité que l'absence de partis politiques procura aux Athéniens. Vaut-il la peine de revenir sur cette question ? Certainement. Car présenter l'histoire d'Athènes en termes de partis est à tel point ancré dans les habitudes qu'on ne saurait trop insister sur la confusion qui en résulte. Et en un temps où l'on fait appel à l'idée démocratique pour régénérer le monde, des recherches sur la vie politique de la cité qui, la première, conçut et réalisa cette idée ne sauraient manquer d'actualité.

Dans l'intention d'apporter des arguments nouveaux et précis à l'appui de la thèse qu'il n'y eut pas à Athènes de partis politiques, nous avons procédé à une double enquête, qui a porté d'une part sur le rôle et les attributions du personnage que les auteurs attiques nomment *προστάτης τοῦ δήμου* et d'autre part, sur les termes dont ces mêmes auteurs se sont servis pour désigner ce que les modernes appellent *parti démocratique*, *parti radical*, *parti modéré*, *parti conservateur*, *parti oligarchique*. En voici les résultats.

---

[2]) In Roussel, *L'Orient et la Grèce*, p. 68.

[3]) In *Cambridge Ancient History*, t. IV p. 266.

[4]) *Griechische Geschichte*, II 2² pp. 137–138. Pour Beloch, qui se refuse à voir en lui «ein schroffer Parteimann», comme pour Glotz, Aristide fut un politicien conservateur.

[5]) *Histoire grecque*, II p. 53.

[6]) *Griechische Geschichte*, II² p. 637.

[7]) Numéros d'avril et de juillet. Le problème des partis politiques est traité aux pp. 28 à 37 du numéro de juillet.

II

Dans la *Constitution d'Athènes*[8]), Aristote a schématiquement représenté l'histoire politique de cette cité comme une longue lutte entre les nobles (*γνώριμοι*) et le peuple (*δῆμος*). Isagoras, Miltiade, Aristide, Cimon, Thucydide, Nicias et Théramène se seraient succédé à la tête des premiers, tandis que le peuple aurait eu comme protecteurs (*προστάται*), par ordre chronologique, Solon[9]), Pisistrate, puis, après la chute de la tyrannie, Clisthène, Xanthippe, Thémistocle, Ephialte, Périclès, Cléon, Cléophon, et, pour finir, ceux qui témoignèrent du maximum d'impudence et de complaisance pour la foule[10]).

Bien que tendancieux, ce schéma qu'Aristote emprunte à l'écrit théraménien[11]) qui lui a servi de source presque unique pour une importante partie de son traité, correspond à peu près à la réalité historique. Les remarques qui l'accompagnent ne manquent pas d'intérêt. Le philosophe note en effet qu'à partir de la mort de Périclès, le peuple cessa de recruter ses «protecteurs» dans l'aristocratie. Il indique d'autre part qu'après qu'Isagoras et ses lieutenants eurent été chassés, Clisthène n'eut plus d'adversaire (*ἀντιστασιώτης*). V. Martin a montré combien ce détail était révélateur du caractère individualiste et personnel des luttes politiques à Athènes[12]).

Ce n'est d'ailleurs pas la seule solution de continuité dans la liste des chefs des *γνώριμοι*: il y en a une autre, qu'Aristote ne signale pas, entre Thucydide, ostracisé en 443, et Nicias, qui ne prit une part prépondérante aux affaires qu'après la mort de Périclès (429). A partir de Clisthène, en revanche, les *προστάται τοῦ δήμου* se succèdent sans interruption jusqu'à Cléon; mais entre la mort de ce démagogue et les débuts de Cléophon, il y a un intervalle d'une dizaine d'années.

Il est probable qu'en faisant de Solon et de Pisistrate des *προστάται τοῦ δήμου*, Aristote (ou sa source) projette dans le passé une notion relativement récente. Rien n'autorise même à affirmer que, de leur vivant, des hommes tels que Clisthène, Xanthippe, Thémistocle, Ephialte et même Périclès aient été qualifiés de *προστάται τοῦ δήμου*. Cette expression n'apparaît en effet qu'à la fin du Ve siècle, chez Aristophane et chez Thucydide. Hérodote ne l'emploie nulle part. Est-ce parce qu'elle fut à l'origine spécifiquement attique, ou bien n'existait-elle pas en-

---

[8]) Chapitre XXVIII.

[9]) Comp. Aristote, op. cit. II 2: *Οὗτος* (scil. *Σόλων*) *δὲ πρῶτος ἐγένετο τοῦ δήμου προστάτης*.

[10]) Aristote, Resp. Ath. XXVIII 4: *Ἀπὸ δὲ Κλεοφῶντος ἤδη διεδέχοντο συνεχῶς τὴν δημαγωγίαν οἱ μάλιστα βουλόμενοι θρασύνεσθαι καὶ χαρίζεσθαι τοῖς πολλοῖς*. On remarquera le mot *δημαγωγία*, synonyme ici de *προστασία*.

[11]) Il est intéressant de comparer à ce passage la conception que l'auteur de la *République des Athéniens* se fait des luttes politiques à Athènes. Sa position est plus nettement aristocratique et réactionnaire que celle de Théramène et de ses partisans. Il oppose les bons (*χρηστοί*), qu'il qualifie également de nobles (*γενναῖοι*), de riches (*πλούσιοι*), de très puissants (*δυνατώτατοι*), et en qui il voit la partie la meilleure (*τὸ βέλτιστον*) de la cité, aux mauvais (*πονηροί*) qui sont pauvres (*πένητες*), tiennent pour la démocratie (*δημοτικοί*) et forment le peuple (*δῆμος*). Cette façon de juger le peuple était courante dans certains milieux aristocratiques. Cf. p. 210.

[12]) Op. cit. p. 33.

core du temps où il rédigea son œuvre ? Les textes relatifs à l'histoire d'Athènes sont trop rares, avant le milieu du Ve siècle, pour qu'on le puisse préciser.

Toujours est-il que de leur vivant, seuls huit personnages politiques athéniens du Ve siècle, ont été qualifiés de *προστάται τοῦ δήμου* par des auteurs contemporains. Ce sont Cléon[13]), Hyperbolos[14]), Androclès[15]), Cléophon[16]), Archédémos[17]), Thrasybule[18]), Archinos[19]), Agyrrhios[20]).

A l'exception d'Archinos, qui fut un modéré, et de Thrasybule[21]), ils appartiennent tous à cette classe de démagogues extrémistes qui, durant la guerre du Péloponèse, se firent les champions de la politique impérialiste et de la lutte à outrance. Un scholiaste d'Aristophane prend d'ailleurs soin de nous avertir que *προστάτης* est synonyme de *δημαγωγός*[22]).

Périclès, le fait vaut d'être noté, n'est qualifié de *προστάτης τοῦ δήμου* que par

---

[13]) Ar. Eq. 1125–8. Aristophane fait dire à Démos: ... *κλέπτοντά τε βούλομαι | τρέφειν ἕνα προστάτην*. Ce trait est dirigé, le contexte le prouve, contre Cléon (comp. Vesp. 418: ... *κεἴ τις ἄλλος προέστηκεν ἡμῶν (ὑμῶν* codd.*) κόλαξ*, qui fait aussi très probablement allusion à Cléon). Dans les Grenouilles (569–570), les deux hôtelières, qui sont métèques, ont pour *προστάται* Cléon et Hyperbolos. Aristophane joue, en ce passage, sur le double sens de *προστάτης*, qui désignait également le citoyen que chaque métèque était tenu par la loi d'avoir pour patron. Rappelons que Cléon figure dans la liste des *προστάται τοῦ δήμου* donnée par Aristote (Const. Ath. XXVIII 3).

[14]) Ar. Ran. 570 (cf. note précédente); Pax 679–684. Dans cette comédie, quand Trygée lui apprend qu'Hyperbolos règne sur la tribune de la Pnyx, Hermès s'écrie que le peuple (*δῆμος*) «s'est fait assigner un bien mauvais *προστάτης*» (*πονηρὸν προστάτην ἐπεγράψατο*). L'expression *ἐπιγράφεσθαι προστάτην* désignait, selon toute vraisemblance, l'acte par lequel le métèque faisait inscrire le nom de son patron sur la liste d'un dème. Aristophane joue donc ici, comme dans les Grenouilles, sur le double sens de ce mot. Visiblement, les scholiastes, qui donnent *ἐχειροτόνησεν* et *κατέστησεν* comme équivalents à *ἐπεγράψατο*, ne comprenaient plus exactement ce passage.

[15]) Thuc. VIII 65, 2: ... *Ἀνδροκλέα τέ τινα τοῦ δήμου μάλιστα προεστῶτα ξυστάντες τινὲς τῶν νεωτέρων κρύφα ἀποκτείνουσιν*. Cet assassinat eut lieu en 411. Quand, ailleurs (II 65, 11 et VI 28, 2), Thucydide fait allusion aux démagogues qui aspiraient à la *προστασία τοῦ δήμου* en 415, il songe certainement à des hommes tels qu'Androclès et Cléophon.

[16]) Lys. XIII 7: *Ἡγοῦντο* (il s'agit des gens qui complotaient en 404 contre la démocratie) *δὲ οὐδὲν ἄλλο σφίσιν ἐμποδὼν εἶναι ἢ τοὺς τοῦ δήμου προεστηκότας καὶ τοὺς στρατηγοῦντας καὶ ταξιαρχοῦντας. Τούτους οὖν ἐβούλοντο ἁμώς γέ πως ἐκποδὼν ποιήσασθαι ... Πρῶτον μὲν οὖν Κλεοφῶντι ἐπέθεντο* ... Rappelons que Cléophon est le dernier des *προστάται τοῦ δήμου* nominalement désignés par Aristote (Const. Ath. XXVIII 3).

[17]) Xen. Hell. I 7, 2 (récit du procès des généraux après la bataille des Arginuses): ...*Ἀρχέδημος ὁ τοῦ δήμου τότε προεστηκὼς ἐν Ἀθήναις* ...

[18]) Thuc. VIII 81, 1 (assemblée de Samos en 411): *Οἱ ... προεστῶτες ἐν τῇ Σάμῳ καὶ μάλιστα Θρασύβουλος*. Aesch. II 176: ... *τοῦ δήμου κατελθόντος ἀπὸ Φυλῆς, Ἀρχίνου καὶ Θρασυβούλου προστάντων τοῦ δήμου*, ...

[19]) Aesch. II 176 (cf. note précédente).

[20]) Ar. Eccl. 176 sq. (Praxagora déclare aux vers 176–177: *Ὁρῶ γὰρ αὐτὴν* (scil. *τὴν πόλιν*) *προστάταισι χρωμένην ἀεὶ πονηροῖς* ..., et mentionne aux vers 184–185 Agyrrhios parmi ces mauvais *προστάται*: ... *ἀλλὰ τόν γ' Ἀγύρριον πονηρὸν ἡγούμεθα* · ...). L'*Assemblée des femmes* a été représentée vraisemblablement en 392. Agyrrhios jouait alors un rôle assez important comme démagogue extrémiste. Il avait déjà pris part aux luttes politiques durant les dernières années de la guerre du Péloponèse (cf. Judeich, in PW. s.v. Agyrrhios).

[21]) A tort, on taxe parfois Thrasybule de démagogue radical. Son attitude en 396, à l'occasion de l'expédition de Démainétos (Hell. Oxyrrh. I 1sq.) et l'opposition qu'il rencontra de la part d'extrémistes comme Epicratès (Hell. Oxyrrh. II 2) témoignent de sa modération.

[22]) Schol. ad Ar. Eq. 1127: *Προστάτην* · *τὸν προϊστάμενον τοῦ δήμου* · *τουτέστι δημαγωγός*.

Aristote[23]). Thucydide, en parlant de lui, écrit: *ὅσον τε γὰρ χρόνον προύστη τῆς πόλεως* ...[24]). Il le considère donc comme le *προστάτης* non du seul *δῆμος*, qui ne représente qu'une partie de la cité, mais bien la cité tout entière, ce qu'il fut réellement. C'est dans un sens analogue qu'il arrive aux orateurs de désigner sous le nom de *προστάται* les grands hommes d'autrefois, comme Miltiade et Aristide, quelle que soit leur tendance politique[25]). On trouve même exprimée l'idée que les Athéniens, au temps de leur splendeur, furent les *προστάται τῶν Ἑλλήνων*[26]).

Alcibiade non plus n'est nulle part désigné comme *προστάτης τοῦ δήμου*. Thucydide lui fait dire, dans son discours à Sparte, que la *προστασία τοῦ πλήθους* était de tradition dans sa famille[27]), où l'on a toujours gouverné, dans le cadre de la démocratie, en vue de l'intérêt général (*ἡμεῖς δὲ τοῦ ξύμπαντος προέστημεν*)[28]); mais il place dans sa bouche une sévère condamnation des politiciens extrémistes, dont il se prétend la victime[29]). Or ces démagogues, Thucydide le dit expressément, en voulaient à Alcibiade parce qu'il les empêchait de *τοῦ δήμου βεβαίως προεστάναι*[30]). Ce qui signifie non pas qu'Alcibiade était reconnu comme *προστάτης τοῦ δήμου*, mais qu'à cause de l'ascendant prestigieux qu'il exerçait sur le *δῆμος*, personne, tant qu'il demeurait à Athènes, n'en pouvait devenir le *προστάτης* attitré.

Qu'il s'agisse des *προστάται τοῦ δήμου* énumérés par Aristote ou des démagogues désignés sous ce nom par leurs contemporains, une chose est évidente: le caractère éminemment démocratique de ce personnage. Aussi les auteurs attiques se sont-ils servis de l'expression *προστάτης τοῦ δήμου* pour désigner le chef de la faction démocratique dans les cités en proie à la guerre civile. C'est ainsi que Thucydide, dans le chapitre général qu'il consacre aux troubles politiques en Grèce pendant les premières années de la guerre du Péloponèse, distingue les *προστάται τοῦ δήμου* qui invoquaient l'appui d'Athènes et les *ὀλίγοι* qui recherchaient celui de Sparte[31]). Ailleurs il applique ce nom aux chefs de la faction

---

[23]) Cf. p. 203.

[24]) II 65, 5. L'expression *τῆς πόλεως προιστάναι* ou *προστατεῖν* se retrouve, avec un sens tout à fait général (gouverner la cité), dans de nombreux textes. Cf. en particulier Xen. Mem. I 1, 8 et VI 1, 1; Plat. Gorg. 519c et 520a; Plat. Lach. 197c; Plat. epist. VII 351b, etc.

[25]) P. ex. Dem. III 27; Aesch. III 154.

[26]) Dem. IX 23; Lys. II 57; Aesch. ap. Suid. s.v. *προστασία*. Xénophon (Hell. III 1, 3) dit dans le même sens des Spartiates qu'ils étaient en 400 *πάσης τῆς Ἑλλάδος προστάται*. Comp. Her. V 49.

[27]) Thuc. VI 89, 4: *Καὶ ἀπ' ἐκείνου ξυμπαρέμεινεν ἡ προστασία ἡμῖν τοῦ πλήθους*. Le sens de *ἡμῖν* n'est pas absolument clair. L'interprétation la plus satisfaisante, c'est d'admettre qu'Alcibiade songe aux Alcméonides ses ancêtres.

[28]) L'expression *τοῦ ξύμπαντος προιστάναι* est très caractéristique. Nul doute que, dans l'esprit d'Alcibiade, elle ne s'oppose à *τοῦ δήμου προιστάναι*.

[29]) Thuc. loc. cit.: *ἄλλοι δ' ἦσαν καὶ ἐπὶ τῶν πάλαι καὶ νῦν οἱ ἐπὶ τὰ πονηρότατα ἐξῆγον τὸν ὄχλον · οἵπερ καὶ ἐμὲ ἐξήλασαν*. On remarquera le mot *πονηρότατα* dont se servent couramment les aristocrates pour qualifier la politique des démagogues avancés (cf. p. 210).

[30]) Thuc. VI 28.

[31]) Thuc. III 82, 1: ... *πᾶν ὡς εἰπεῖν τὸ Ἑλληνικὸν ἐκινήθη διαφορῶν οὐσῶν ἑκαστάχοῦ τοῖς τε τῶν δήμων προστάταις τοὺς Ἀθηναίους ἐπάγεσθαι καὶ τοῖς ὀλίγοις τοὺς Λακεδαιμονίους*.

populaire à Corcyre (troubles de 427[32]) et de 425[33])) et à Mégare (troubles de 424[34])). De même Xénophon raconte qu'à Elis les partisans de Xénias, dans l'intention de livrer leur ville aux Lacédémoniens, massacrèrent quelques-uns de leurs adversaires, en particulier un homme qu'ils prirent pour Thrasydée, le *προστάτης τοῦ δήμου*. Le peuple demeura atterré, jusqu'au moment où il découvrit l'erreur des conjurés. Immédiatement, la résistance s'organisa; les auteurs de ce coup d'Etat manqué n'eurent que le temps de se réfugier auprès du roi Agis[35]).

Là donc où une faction oligarchique était aux prises avec une faction démocratique, les auteurs athéniens[36]) qualifient le chef de celle-ci de *προστάτης τοῦ δήμου*. C'est dans un sens analogue que l'expression apparaît dans la *République*. Le peuple, écrit Platon, a l'habitude de se choisir un «protecteur» (*προστάτης*), de le nourrir et de l'engraisser; ce protecteur, pour accroître sa puissance, fait miroiter aux yeux du peuple l'abolition des dettes et le partage des terres; il entre ainsi en guerre ouverte avec les gens aisés et finit, s'il n'est pas assassiné, par devenir un tyran. Car, de toute évidence, c'est là, et non ailleurs, que prend racine la tyrannie: *Τοῦτο μὲν ἄρα ... δῆλον, ὅτι, ὅτανπερ φύηται τύραννος, ἐκ προστατικῆς ῥίζης καὶ οὐκ ἄλλοθεν ἐκβλαστάνει*[37]).

Mais, si ce caractère démocratique est incontestable, discerne-t-on le moindre indice que le *προστάτης τοῦ δήμου* ait été à Athènes le chef reconnu d'un parti politique constitué ? On constate que si, parfois, un homme est parvenu à se faire reconnaître par le *δῆμος* comme son *προστάτης* incontesté, en d'autres occasions les auteurs parlent de plusieurs *προστάται* ou de plusieurs démagogues qui aspiraient à jouer ce rôle. Ainsi, en 404, au dire de Lysias, les adversaires de la démocratie, considèrent les taxiarques, les stratèges et les *προεστηκότες τοῦ δήμου* comme les seuls obstacles sérieux à leur projet de renverser le régime, se débarassèrent du principal d'entre eux, Cléophon, qu'ils réussirent à faire condamner pour abandon de poste[38]). Nous pouvons présumer que, parmi les *προστηκότες* auxquels fait allusion Lysias, il faut compter des démagogues tels qu'Archédémos, désigné expressément par Xénophon comme *προστάτης τοῦ δήμου* deux ans auparavant, lors de l'affaire des Arginuses[39]). Une situation analogue devait exister en 415. Comme on l'a vu, en effet, la présence d'Alcibiade empêchait alors les démagogues, dont le plus influent semble avoir été Androclès, de *τοῦ δήμου βεβαίως προεστάναι*[40]).

---

[32]) Thuc. III 75, 2.
[33]) Thuc. IV 46, 4.
[34]) Thuc. IV 66, 3.
[35]) Xen. Hell. III 2, 27–29.
[36]) Aux auteurs qui ont été cités, on peut joindre Enée le Tacticien (Pol. II 7sq.), qui qualifie de *προστάται τοῦ δήμου* les chefs des factions populaires à Argos, lors du *σκυταλισμός* de 370, à Corcyre, lors des troubles contemporains de la garnison de Charès (361–360) et à Héraclée du Pont.
[37]) Plat. Resp. 565c–566d.
[38]) Lys. XIII 7; cf. n. 16.
[39]) Xen. Hell. I 7, 2; cf. n. 17.
[40]) Thuc. VI 28: *Καὶ αὐτὰ ὑπολαμβάνοντες οἱ μάλιστα τῷ Ἀλκιβιάδῃ ἀχθόμενοι ἐμποδὼν ὄντι σφίσι μὴ αὐτοῖς τοῦ δήμου βεβαίως προεστάναι*. Comp. II 65, 11.

C'est en 411 et en 404 que la situation semble avoir été la plus complexe. En 411, les conjurés massacrèrent à Athènes un certain Androclès qui, «plus qu'aucun autre, jouait alors le rôle de protecteur du peuple» (... *Ἀνδροκλέα τέ τινα τοῦ δήμου μάλιστα προεστῶτα*)[41]). A la même époque, Thucydide parle de *οἱ ... προεστῶτες ἐν τῇ Σάμῳ καὶ μάλιστα Θρασύβουλος*[42]). Il nous apprend en outre que Théramène et quelques autres hommes politiques compromis dans la révolution, impressionnés par le prestige dont jouissait Alcibiade et conscients de la précarité du nouveau régime, luttaient de vitesse à qui se ferait le premier reconnaître comme *προστάτης τοῦ δήμου* (*ἠγωνίζετο οὖν εἷς ἕκαστος αὐτὸς πρῶτος προστάτης τοῦ δήμου γενέσθαι*)[43]).

De même en 404-403, tandis qu'un des *προστάται*, Cléophon, avait été exécuté[44]), il s'en trouvait au moins deux autres, Thrasybule et Archinos, à Phylé[45]); et, à Athènes, les Trente craignaient que Théramène ne devînt *προστάτης τοῦ δήμου* et ne renversât leur régime (*φοβηθέντες μὴ προστάτης γενόμενος τοῦ δήμου καταλύσῃ τὴν δυναστείαν*)[46]).

Dans aucun des textes que nous venons de passer en revue, le *προστάτης τοῦ δήμου* n'apparaît comme le chef d'un parti politique constitué. On ne trouve d'ailleurs nul indice qu'à l'époque de la guerre du Péloponèse ou auparavant il ait existé un parti démocratique dûment organisé dont les personnages qualifiés de *προστάται τοῦ δήμου* par leurs contemporains auraient été successivement les chefs reconnus. On voit tout au contraire tantôt un Cléon exercer sur le peuple un ascendant presque irrésistible, tantôt plusieurs démagogues rivaliser pour se faire reconnaître par ce peuple comme son *προστάτης*, tantôt même personne ne parvenir à occuper cette situation.

Le *προστάτης* apparaît donc comme l'homme de confiance du *δῆμος*. Mais que faut-il entendre au juste par *δῆμος*? On constate que Nicias, qui jouissait de la confiance d'une importante partie du corps civique et qui professait des idées sincèrement démocratiques, n'est nulle part qualifié de *προστάτης τοῦ δήμου*. *Δῆμος*, dans cette expression, a donc un sens restreint[47]); il ne désigne pas le peuple athénien dans son entier, mais seulement les classes inférieures, tant au point de vue social qu'au point de vue économique. C'est ainsi que, dans les *Mémorables*, à la question de Socrate: *Τί νομίζεις δῆμον εἶναι*; Euthydème répond: *Τοὺς πένητας τῶν πολιτῶν ἔγωγε*[48]). A Athènes, ce peuple, élément avancé de la démocratie et

---

[41]) Thuc. VIII 65, 2.
[42]) Thuc. VIII 81, 1.
[43]) Thuc. VIII 89, 4.
[44]) Lys. XIII 7; cf. n. 16.
[45]) Aesch. II 176.
[46]) Ar. Const. Ath. XXXVI 1.
[47]) *Δῆμος* apparaît très souvent avec le sens de plèbe, bas peuple (cf. les exemples du Thesaurus, s.v.). Par extension, il prit le sens de «partisans de la démocratie» et même de «régime démocratique» (d'où l'expression très fréquente de *καταλύειν τὸν δῆμον*, renverser la démocratie). En français dans le vocabulaire politique des partis avancés et dans la langue de l'aristocratie, peuple a pris un sens analogue.
[48]) Xen. Mem. IV 2, 37.

soutien de la politique impérialiste, était constitué par la population de la ville et du Pirée, riches exceptés. Un texte de la *République des Athéniens* est particulièrement significatif à cet égard: l'auteur y oppose le peuple (*δῆμος*), partisan de la guerre à outrance, aux paysans (*γεωργοῦντες*) et aux riches (*πλούσιοι*)[49]).

Le *προστάτης τοῦ δήμου*, c'est donc celui qui se fait le champion des aspirations de ce prolétariat urbain, dont le rôle à l'assemblée, grâce à sa concentration dans l'agglomération que formaient Athènes et ses ports, fut toujours plus important que celui du prolétariat agricole et de la classe paysanne dispersés sur tout le territoire; c'est le plus influent des démagogues, celui que le *δῆμος* reconnaît comme son principal porte-parole et son protecteur.

Mais pas plus que le *δημαγωγός*, le *προστάτης* n'était un personnage officiellement reconnu[50]). Il jouissait d'une situation de fait, non de droit; et quand personne ne parvenait à s'imposer, il y avait plusieurs *προστάται*, ou tout au moins plusieurs démagogues en compétition pour se faire reconnaître par le *δῆμος* comme tels.

Le *προστάτης τοῦ δήμου* n'est pas à proprement parler un chef de parti; c'est à tort par conséquent que traducteurs et historiens le qualifient de *chef du parti démocratique*[51]). Il n'a, en effet, derrière lui aucun parti organisé; il ne dépend d'aucun comité; luttant seul, il doit, lors de chaque assemblée et à propos de chaque question, reconquérir de haute lutte une majorité dont aucune discipline de parti n'assure la cohésion et la stabilité.

III

Pour désigner les groupements et tendances qui se sont affrontés dans les luttes politiques, les auteurs attiques disposent d'une grande variété d'expressions qu'on peut classer en trois catégories, selon qu'elles désignent des groupes sociaux, indiquent des opinions politiques ou comportent un jugement de valeur.

1. Mots qui désignent des groupes sociaux

a) *Tendance démocratique et radicale* (représentée par le peuple de la ville du Pirée).

Le mot le plus fréquemment employé est *δῆμος*; on trouve aussi *οἱ δημόται, οἱ δημοτικοί*[52]), *τὸ πλῆθος, οἱ πολλοί* (ces deux derniers termes opposés le plus souvent à *οἱ ὀλίγοι*). *Ὁ ὄχλος*, plus rare, a un sens dépréciatif. *Οἱ πένητες, οἱ ἄποροι, οἱ οὐκ ἔχοντες* (Eur. Suppl. 240) mettent l'accent sur la condition économique des citoyens qui composaient le *δῆμος*, et dont la plupart dépendaient des *μισθοί*.

---

[49]) II 14.

[50]) A Tégée, trois magistrats, dont les attributions ne sont pas connues (peut-être présidaient-ils l'assemblée), portaient le titre de *προστάται τοῦ δήμου* (Syll.[3] 501). Ceux d'Athènes n'ont certainement pas été des magistrats.

[51]) Les Allemands conservent parfois avec raison le terme de Prostatès.

[52]) Ce mot a parfois simplement le sens de «gens du peuple», parfois celui de «partisan de la démocratie». Les dictionnaires donnent de nombreux exemples pour l'une et l'autre acception.

La *République des Athéniens* (I 2) oppose *οἱ πολλοὶ καὶ πένητες* à *οἱ ὀλίγοι καὶ πλούσιοι*[53]).

b) *Tendances aristocratique et oligarchique.*

Le plus souvent on trouve l'expression *οἱ ὀλίγοι* ou des mots tels que *οἱ γνώριμοι, οἱ εὐγενεῖς, οἱ ἐπιεικεῖς, οἱ ἐπιφανεῖς,* qui insistent sur l'origine aristocratique des partisans de la politique réactionnaire. De nombreux termes mettent l'accent sur leur situation matérielle aisée (*οἱ πλούσιοι, οἱ εὔποροι, οἱ τὰ χρήματα ἔχοντες, οἱ τὰς οὐσίας ἔχοντες*) ou sur leur puissance économique et politique (*οἱ δυνατοί, οἱ δυνατώτατοι*). Euripide (Suppl. 238) oppose *οἱ ὄλβιοι* à *οἱ οὐκ ἔχοντες*[54]).

c) *Tendance modérée.*

On trouve, mais très rarement, des expressions telles que *τὸ μέσον, οἱ μέσοι, οἱ διὰ μέσου* (Thuc. VIII 75, à propos de ceux qui, à Samos, en 411, empêchèrent le massacre des partisans de l'oligarchie), *ἡ 'ν μέσῳ μοῖρα.* Cette dernière expression signifie, à proprement parler, la classe moyenne, dont Euripide remarque qu'elle est la sauvegarde des cités (*σῴζει πόλεις*)[55]).

On notera encore l'opposition, dans la *République des Athéniens* (II 14), du *δῆμος* et des *γεωργοῦντες καὶ πλούσιοι.*

2. *Mots qui indiquent une opinion politique*

De tels mots sont fréquents surtout dans les textes où il est question des révolutions qui se succédèrent de 411 à 403. Pendant cette période, en effet, l'enjeu des luttes politiques était la forme même de l'Etat. Les partisans du régime démocratique, auquel on appliquait souvent le nom de *δῆμος*, sont qualifiés de *δημοτικοί* ou de *δημοκρατικοί,* tandis que leurs adversaires sont appelés *ὀλιγαρχικοί.* On trouve également une foule d'expressions contenant les mots *δημοκρατία, δῆμος, ὀλιγαρχία, ἑταιρεία.* A la fin du Ve siècle, les modérés groupés autour de Théramène se traitaient eux-mêmes de «partisans de la constitution des ancêtres» (*οἱ δὲ τὴν πάτριον πολιτείαν ἔζητουν*)[56]).

Pour désigner les partisans de la guerre et de la paix pendant la guerre du Péloponèse, on a dû employer des expressions comme *οἱ νέοι καὶ πολεμοποιοί* et *οἱ εἰρηνοποιοὶ καὶ πρεσβύτεροι*[57]). Notons encore la phrase suivante de Plutarque: *Τοὺς μὲν οὖν εὐπόρους καὶ πρεσβυτέρους καὶ τῶν γεωργῶν τὸ πλῆθος αὐτόθεν εἰρηνικὸν εἶχεν*[58]).

---

[53]) [Xen.] Resp. Ath. I 2; comp. Xen. Mem. IV 2, 57 (cité à la p. 207).

[54]) Hors d'Athènes, Hérodote désigne sous le nom cocasse de *παχέες* les oligarques de Paros, Chalcis, Egine et Megara Hyblaea (V 30. V 77. VI 91. VII 156).

[55]) Eur., Suppl., 244: *Τριῶν δὲ μοιρῶν ἡ 'ν μέσῳ σῴζει πόλεις.* Le passage des *Suppliantes* qui contient ce vers est généralement considéré comme interpolé, mais il est probablement d'Euripide lui-même. On l'aura vraisemblablement emprunté à une autre de ses tragédies lors d'une reprise des *Suppliantes.*

[56]) Ar. Const. Ath. XXXIV 3.

[57]) Plut. Nic. XI.

[58]) Plut. Nic. IX; comp. [Xen.] Resp. Ath. II 14.

3. *Mots qui impliquent un jugement de valeur*

Dans les textes de tendance aristocratique, tels que la *République des Athéniens* et les passages d'inspiration théraménienne de la *Constitution d'Athènes*, ainsi que chez les comiques, on trouve de nombreux mots qui impliquent un jugement de valeur. Les aristocrates se traitaient eux-mêmes de *γνώριμοι, ἐπιφανεῖς, ἐπιεικεῖς, εὐγενεῖς, γενναῖοι, καλοὶ κἀγαθοί, χαρίεντες, χρηστοί, ἐσθλοί, βέλτιστοι, ἄριστοι* et exprimaient leur mépris pour les démocrates par des mots tels que *δειλοί, χείρους, μοχθηροί, πονηροί, ὄχλος*. Le sens premier de *πονηρός* est: laborieux, qui travaille (étymologie: *πόνος*; cf. p. ex. Ar. Vesp. 466: *πονωπόνηρε*)[59]). Or le travail manuel était souvent considéré comme servile, dégradant, indigne d'un homme libre. *Πονηρός* a ainsi pris, peu à peu, un sens analogue à celui des mots français manant et vilain.

On trouve chez Aristote l'opposition entre *πονηροκρατεῖσθαι* et *ἀριστοκρατεῖσθαι* (Pol. 1294a). Aristophane traite constamment les démagogues et les *προστάται τοῦ δήμου* de *πονηροί* (p. ex. Pax 681. Eccl. 176). *Μοχθηρός* est souvent employé dans le même sens (Thuc. VIII 73,3; Plut. Ar. VII; Schol. in Ar. Eq. 1303; comp. Xen. Hell. I 4, 13; Thuc. VI 69; Plut. Nic. XI).

On peut enfin ranger sous cette troisième rubrique le terme de *σώφρονες* appliqué par le modéré Thucydide (IV 28, 5) aux modérés adversaires de Cléon en 425.

Comme on le voit aucun de ces termes ne désigne à proprement parler un parti politique; ce n'est guère que dans la période troublée de la fin de la guerre du Péloponèse, ou pour décrire les luttes politiques antérieures à l'instauration définitive de la démocratie, que les auteurs désignent les groupes ou factions adverses par le nom du régime qu'ils soutenaient. A l'époque de la restauration démocratique de 403, on parla bien plus des «gens du Pirée» (*οἱ ἐκ Πειραιῶς*) et des «gens de la ville» (*οἱ ἐξ ἄστεως*) que des démocrates et des partisans de l'oligarchie (cf. en particulier Lys. XII 92sq.; Plat. Menex. 243e).

IV

Ainsi, en serrant de près les textes où il est question du *προστάτης τοῦ δήμου*, nous n'avons rien trouvé qui permette de supposer que ce personnage ait jamais été le chef d'un parti politique constitué. Et les sondages effectués dans le vocabulaire politique des Athéniens n'ont pas révélé de terme désignant, à proprement parler, un parti. Cette double enquête a donc donné un résultat négatif, résultat que vient corroborer le silence de nos sources sur ces prétendus partis. Car, s'il en avait existé, il serait pour le moins étrange qu'aucun texte ne fît la moindre allusion à leur organisation intérieure, ni à leur intervention dans les affaires de la cité. Et on ne saurait comprendre que le grec n'eût pas de mot qui correspondît au

---

[59]) Cf. Whibley, *Political parties in Athen during the peloponesian war*, p. 48 n. 2.

français parti politique. Or il n'en a pas. *Στάσις* sert en effet à désigner les factions aux prises dans des troubles civils, non les mouvements d'opinion et les tendances politiques dans une démocratie où règne la légalité[60]). Et les Grecs modernes qui pourtant empruntent le vocabulaire de leur *καθαρεύουσα* à la *κοινή* et au grec byzantin, ont dû adopter pour désigner les partis politiques le mot *κόμμα* qui jamais, dans l'Antiquité, n'eut ce sens[61]).

Pour quiconque cherche à se représenter concrètement la vie publique à Athènes, cette absence de parti s'explique aisément. Le peuple, en effet, y avait conservé presque intégralement l'exercice du pouvoir. Il se réservait de décider lui-même directement de toutes ses affaires. Inutile dès lors de s'organiser en partis pour défendre ses intérêts, ou pour désigner des mandataires, comme dans les démocraties parlementaires modernes. De toute façon, à l'assemblée, c'était l'opinion de la majorité qui l'emportait. Pour réussir, il suffisait que l'homme politique sût grouper autour de lui la majorité par la persuasion de son éloquence et la solidité de ses arguments.

De nos jours, très fréquemment, on voit les partis mettre en avant des personnages médiocres, qui eussent été incapables de s'élever à une situation en vue par leurs seuls talents, et demeurent par conséquent les obligés et les instruments du parti qui les y a placés. D'où cette impression, qui, souvent, nous opprime, d'être gouvernés par de pâles marionnettes dont les fils sont tirés à notre insu dans des comités plus ou moins secrets constitués le plus souvent de spécialistes de la combinaison (nous aimons à dire «combine») politique auxquels notre estime et notre respect ne sont nullement acquis. Au point que beaucoup se dégoûtent de la politique, et, s'en détournant, trahissent leurs devoirs civiques.

A Athènes, au contraire, pour parvenir aux honneurs et au pouvoir, des talents exceptionnels étaient en principe nécessaires. Sans le soutien d'aucun parti, l'homme politique devait affronter l'assemblée; il lui fallait, par la puissance persuasive de son éloquence, défendre ses idées et assurer leur triomphe en les faisant adopter par la majorité.

L'opinion publique, d'autre part, n'était pas soumise aux constantes pressions des partis, de leur propagande et de leurs journaux; elle jouissait, en fait, d'une liberté beaucoup plus grande que la nôtre. D'où la spontanéité des décisions de l'assemblée, qui, comme le remarque V. Martin[62]), contraste singulièrement avec les jeux faits d'avance dans nos parlements. Ne vit-on pas, lors de la révolte de Lesbos, l'Ecclésia se laisser persuader par Cléon, prendre des décisions inouïes de cruauté, puis se raviser le lendemain, et, écoutant la voix de la philanthropie, qui

---

[60]) *Στάσις* signifie aussi fréquemment sédition, guerre civile (cf. p. ex. Plat. Leg. 629d: ... *ὁ καλοῦμεν ἅπαντες στάσιν, ὃς δὴ πάντων πολέμων χαλεπώτατος* ...). Le seul auteur où nous l'ayons trouvé dans un sens voisin de «parti politique» est Plutarque, qui s'en sert pour désigner l'ensemble des partisans de Nicias ou d'Alcibiade (Nic. XI; Alc. XIII; comp. Ar. VII).

[61]) On peut noter un emploi analogue de *μέρος* par Plutarque (Praecept. ger. reip. X 805d): ... *διεστώσης ἐς τρία μέρη τῆς πόλεως* ...

[62]) Op. cit. p. 33.

s'exprima ce jour-là par la bouche d'un certain Diodote, dont seule cette intervention nous a conservé le souvenir, annuler ses précédentes décisions.

Il serait donc sage d'éviter les mots *parti* et *parti politique* pour désigner les grandes tendances qui se manifestaient dans le corps civique d'Athènes et représentaient les constantes de la vie politique. Ces tendances, en effet, qui résultaient à la fois de différences sociales, d'intérêts économiques opposés, de traditions familiales, de divergences d'opinions et de tempérament, de conflits de générations, ne se constituèrent jamais en partis tant que règna la légalité. Rien de plus fluctuant que la majorité politique à Athènes; elle se cristallisait, lors de chaque assemblée, selon l'impression faite par les orateurs, les mouvements généraux de l'opinion, la situation intérieure et extérieure de la République. Elle se formait sous le feu des discours, et changeait parfois de camp d'un jour à l'autre (affaire de Lesbos). C'est autour des hommes politiques, plutôt qu'autour d'idées abstraites et de programmes généraux, que se groupait l'opinion; c'est à propos de questions concrètes que se départageaient les voix. De sorte que le plus judicieux serait de s'en tenir à des expressions telles que les partisans de Cléon, de Nicias ou d'Albiciade; les partisans ou les adversaires de la guerre, de la paix, de l'expédition de Sicile; le peuple, les pauvres, les riches, les paysans, les aristocrates, les conservateurs, les modérés; les tenants du régime démocratique ou oligarchique. On donnerait ainsi de la vie politique athénienne une image infiniment plus conforme à la réalité historique.